

Robert Desnos  
Notre tendre Pierrot blanc

*En définitive ce n'est pas la poésie qui doit être libre, c'est le poète.* (Desnos, 1943)

Robert le doux, Robert le Diable, est allé chanter ses chantefables, ses chantefleurs aux enfants des étoiles. De ses grands yeux bleus de poisson des profondeurs des rêves, il doit écouter mélancoliquement les ondes du cosmos lui parler encore de sa chère Youki.

Salut donc à toi Valentin Guillois, notre veilleur du pont aux Changes. Notre veilleur des barques arrimées de la nuit, notre éveilleur des amours mystérieux.

Imperceptiblement tes pas s'effacent sous le sable de nos mémoires. Tu le savais et ne le redoutais vraiment pas :

« Ce que j'écris ici ou ailleurs n'intéressera sans doute dans l'avenir que quelques curieux espacés au long des années. Tous les vingt-cinq ou trente ans on exhumera dans des publications confidentielles mon nom et quelques extraits, toujours les mêmes. Les poèmes pour enfants auront survécu un peu plus longtemps que le reste. J'appartiendrai au chapitre de la curiosité limitée. Mais cela durera plus longtemps que beaucoup de paperasses contemporaines. »

Bien vu toi notre Pierrot blanc de la poésie !  
Tendre souvent, colérique parfois, exalté toujours.  
Toi le lunaire, le farfalu absolu, tu auras tout fait à contre-sens de la vie posée. Mais tout réalisé dans l'appel irréprensible de la vie immédiate. Toi le farfadet, le feu follet des mots lancés comme des balles et retombant en bulles de savon irisées. Toi l'amoureux des goulantes, du jazz, de la musique des Caraïbes que danses-tu maintenant ?  
À rebrousse-poil, à rebrousse chemin, tu es allé là où « une étoile nous suit ». Depuis ton arrivée elles te suivent dociles et te redemandent des nouvelles d'en-bas.

### **Notre tendre Pierrot**

Poète des enfants, poète majeur de la Résistance, poète sulfureux du surréalisme, amoureux transi, amoureux dément, Robert Desnos demeure le tendre secret de la poésie française.

« ...Il n'est depuis, 1921, aucune personnalité qui, en poésie, ait marqué aussi fortement son empreinte que celle de Robert Desnos ». (André Breton)

La Fourmi de dix-huit mètres avec son chapeau sur la tête te cherche dans la mousse du temps. Elle existe bien sûr. Elle passe parfois devant les terrasses des cafés où tu siégeais, pourfendant de ton humour noir de chez noir, les lâchetés quotidiennes. Mais il n'y a plus que des plantes synthétiques au café de Flore, et puis Desnos cela ne fait pas suffisamment sérieux pour l'abreuvoir de la Beauvoir. Alors ton ombre a dû se réfugier de toit en toit, comme ton ami Fantômas.

Et toi l'enfant terrible et blagueur de la modernité, tu es allé mourir à moins de quarante-cinq ans au camp de concentration de Terezin, en 1945, à cinq heures trente de matin, le jour même où les alliés libéraient son camp. Épuisé de la vie, et

trouvant le courage de soutenir des camarades par tes lectures de poèmes et ton humour.

Tu faisais enrager par ton impertinence ceux qui voulaient t'adorer et te figer en statue du surréalisme. Le pape Breton ne pouvait concevoir que le plus doué et le plus iconoclaste de ses pairs (« Le surréalisme est à l'ordre du jour et Desnos est son prophète »), se perdrait à faire de la radio, du cinéma et des publicités commerciales ! Que d'horreurs pour notre cher intégriste maniant l'anathème plus fort et plus vite que Torquemada !

Tu es viré en décembre 1929. Pourtant Breton aurait du comprendre que la seule folle du logis qui vaille, s'appelle l'imagination. Et qu'elle va où le vent de la vie la pousse.

Et puis Desnos ne chasse pas la beauté en bande, mais en solitaire. Il cesse d'être le provocateur du futur, pour se faire lyrique. Il versifie même en quatrain classique, pour étayer son chant d'amour. Il ne veut plus être le petit soldat du « Surréalisme au service de la révolution », mais être un poète libre et qui aime follement.

Et puis pas de cénacle, de clubs fermés, pour toi Desnos, homme libre et impertinent enraciné en sa présence au monde, épousant ses grandeurs et ses misères jusqu'au bout.

Tant de poètes prennent la pose, pour garder le bon profil et la bonne médaille pour l'éternité. Tout tu fais tout de travers, avec les doigts dans le nez de la raison raisonnante.

Tu aimes follement pendant cinq ans une mondaine, la chanteuse Yvonne Georges, qui ne t'aime pas et se moque de toi. Que de beaux poèmes d'amour pour la « mystérieuse » qui ne l'était pas pour tous, loin de là.

« C'est aussi beau que ce que vous pouvez connaître de plus beau dans le genre, Baudelaire ou Ronsard » s'exclamera Artaud. Plus tard tu acceptes le ménage à trois pour conserver la peau et l'odeur de Youki, tu endures les sarcasmes de tes anciens amis et de tes nouveaux ennemis pour rire et encore rire de ce monde sans humour.

Et tu meurs recroquevillé dans ton typhus et ta solitude le 8 juin 1945, ballotté hors des vivants. Toi le jongleur des mots, de l'écriture automatique, tu vois s'avancer la mort automatique. Et tu écris ceci depuis ton mouvoir : « [...] je trouve un abri dans la poésie. Elle est réellement « le cheval qui court au-dessus des montagnes » [...] » (Lettre à Youki, 7 janvier 1945).

Le cheval s'est brisé, ta poésie continue à galoper !

Toi décrété l'enfant chéri par Breton, ta maladresse à rattraper Eluard que tu poursuivais un couteau à la main, nous aura privé d'un bel acte situationniste. Dommage diront certains, car Eluard après, triste ironie, prononcera ton éloge funèbre au retour de tes cendres en 1945, car tout se récupère chez eux. Et on aurait évité ses lâchetés futures.

## **Balises de vie**

De ta vie en zigzags perpétuels, il faut simplement dire quelques balises :

Ta naissance le 4 juillet 1900 au 11 rue Saint-Martin à Paris. Ton ancrage dans le quartier Saint-Merri, un quartier populaire des Halles. Ton amour pour les aventures de Fantômas, plus que les classiques scolaires. Comment un employé de droguerie s'agrège à d'autres fous nommés Perret, Vitrac, Breton, Tzara, et d'autres,

et les subjuguent par son torrent de folie. Tables qui tournent, hypnose, écriture automatique, destruction de mots en « colonne couvrée ». Tout y passe, et toi Desnos tu seras le plus inventif des artificiers, le dynamiteur halluciné du langage. Dans tes alambics un nouveau langage se distille.

Qui dira un jour l'histoire de ton amitié avec Prévert, jumeau en âge et en dérision, tendre autant que toi, gouailleur et aimant le populaire, comme toi ? Et puis la distance mise dès 1927 entre toi et le clan surréaliste qui a des fascinations politiques qui te font fuir. Puis enfin la réincarnation en 1931, de la femme idéale en Youki Foujita, qui rend ces combats caducs et dérisoires. Tu aimes, tu palpites, tu entends le lourd bruissement de la modernité de ton temps. Aucune église n'a jamais pu te contenir.

Et puis Eros c'est la vie !

Cinéma, radio, journalisme, peinture qu'il pratique, tout ce qui bouge te fascine et le vulgaire c'est de sacraliser la vie au lieu de la vivre.

Cette « grande complainte de Fantômas » qui glisse certaines nuits sur les toits de Paris, c'est ta voix. Ton rire dégringole des tuiles, tu es la gargouille de la lucidité joyeuse et sans fard qui nettoie les rues du temps. Et toi le doux clown, devant le fouet sanglant de l'injustice, contre l'antisémitisme, tu quittes ton nez rouge du pacifisme et tu portes haut le combat antifasciste :

*Je chante ce soir non ce que nous devons combattre  
Mais ce que nous devons défendre.  
Les plaisirs de la vie.  
Le vin qu'on boit avec les camarades.  
L'amour.  
Le feu en hiver  
La rivière fraîche en été.  
La viande et le pain de chaque repas.  
Le refrain que l'on chante en marchant sur la route.  
Le lit où l'on dort.  
Le sommeil, sans réveils en sursaut, sans angoisse du lendemain.  
Le loisir.  
La liberté de changer de ciel.  
Le sentiment de la dignité et beaucoup d'autres choses  
Dont on refuse la possession aux hommes. (Desnos 1938)*

Te voilà devenu notre feu en hiver, notre espérance.

Te voilà engagé et pas pour rire, et sans te cacher comme d'autres. Du pont des Changes au ponton des exécutions la route est courte.

La suite est connue :

Il est arrêté par la Gestapo le 22 février 1944. Il est emmené rue des Saussaies, transféré à Fresnes, Compiègne puis Auschwitz (27-30 avril), Buchenwald (12-14 mai), Flossenbürg (25 mai), Soha (2-3 juin), puis Terezin lorsque Soha est libéré par les alliés en avril 1945. Là deux étudiants tchèques Josef Stuna et Alena Tesarova, vont te reconnaître et recueillir ton souffle, toi qui le donnais aux autres, jusqu'au bout.

Il reste tes mots, tes libertés, tes audaces, tes comptines, et tes mythologies de l'enfance.

Toi notre veilleur du pont du jour, merci ! Bien sûr tu ne jouais pas les grandes orgues de la poésie, mais ta petite musique à toi.  
Ta boîte à malices et à musiques tourne comme un beau manège dans nos têtes.  
Tes fureurs surréalistes s'estompent, tes colères s'éloignent, tes écrits expérimentaux se rangent dans les tiroirs de l'histoire. Il reste simplement une voix simple. Celle qui fut entendue :

*Je pense à toi Desnos qui parti de Compiègne  
Comme un soir en dormant tu nous en fis récit  
Accomplir jusqu'au bout ta propre prophétie  
Là-bas où le destin de notre siècle saigne.* (Aragon Robert le diable,. Les poètes).  
Celle qui résonne encore.  
Merci Desnos.

Je te salue Valentin Guillois, je pense à toi Robert Desnos. Tu nous disais :  
*Je voudrais naître chaque jour sous un ciel neuf.*  
C'est fait.

Quelques textes

\*

### **À la Mystérieuse, 1926**

Demain

Âgé de cent mille ans, j'aurais encore la force  
De t'attendre, o demain pressenti par l'espoir.  
Le temps, vieillard souffrant de multiples entorses,  
Peut gémir : neuf est le matin, neuf est le soir.  
Mais depuis trop de mois nous vivons à la veille,  
Nous veillons, nous gardons la lumière et le feu,  
Nous parlons à voix basse et nous tendons l'oreille  
À maint bruit vite éteint et perdu comme au jeu.  
Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore  
De la splendeur du jour et de tous ses présents.  
Si nous ne dormons pas c'est pour guetter l'aurore  
Qui prouvera qu'enfin nous vivons au présent.

*État de veille, 1942, © Poésie-Gallimard*

\*

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.  
Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant  
Et de baiser sur cette bouche la naissance  
De la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués  
En étreignant ton ombre

A se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas  
Au contour de ton corps, peut-être.  
Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante  
Et me gouverne depuis des jours et des années,  
Je deviendrais une ombre sans doute.  
O balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps  
Sans doute que je m'éveille.  
Je dors debout, le corps exposé  
À toutes les apparences de la vie  
Et de l'amour et toi, la seule  
qui compte aujourd'hui pour moi,  
Je pourrais moins toucher ton front  
Et tes lèvres que les premières lèvres  
et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé,  
Couché avec ton fantôme  
Qu'il ne me reste plus peut-être,  
Et pourtant, qu'à être fantôme  
Parmi les fantômes et plus ombre  
Cent fois que l'ombre qui se promène  
Et se promènera allègrement  
Sur le cadran solaire de ta vie.

*Corps et biens, 1930, © Poésie Gallimard*

---

#### Bibliographie succincte

Œuvres complètes en quarto Gallimard  
Également en Poésie/Gallimard  
Corps et biens (1930)  
État de veille (1943)  
Fortunes (1942)  
Destinée arbitraire (1975)

Un site <http://www.robertdesnos.asso.fr/>